

brasserai ma fille, je songerai que je l'ai un peu achetée !

—Je puis trouver un prétexte de rupture, dit la vieille.

—Oh non ! mais soyez généreuse... Est-ce que ?...

—Maman baissa la voix, stipula un chiffre que j'entendis, qui m'entra dans l'oreille comme un plomb fondu...

—Comprends-tu cela ? mon ami. Quand je croyais faire un mariage d'honneur et d'amour, quand je m'abandonnais ingénument à ma joie, quand Mme de Souvaine plaidait pour moi, elle gagnait mon affaire et son courtage !

—Et ma mère a consenti à cela ? Pauvre maman ! Elle a dit naïvement ce qui est vrai : c'est que, pour le bonheur des enfants, il n'y a pas de trafic qui répugne aux parents ; et ces courtages se payaient aux époques les plus fières ; l'histoire des grands mariages en est pleine.

—Imagines-tu ma chère Marie soupçonnant la chose ? Elle s'étonne depuis quelques jours de ma tristesse ; elle la reflète, elle s'en imprègne. Non, non, je ne veux pas qu'elle redoute une diminution de ma tendresse, ni qu'elle puisse jamais me soupçonner d'avoir profité d'une vilénie.

—Je te demande conseil, et pourtant je suis bien décidé. Je vais aller trouver Mme de Villeneuve. Elle est bonne ; elle pardonnera à ma mère ; elle trouvera un moyen de différer ce mariage, jusqu'à ce qu'il soit rompu ! Ah ! maman, qu'as-tu fait ? Plains-moi, mon ami, mais sois persuadé que je resterai digne de ton estime.

—A toi.

“ROGER.”

Le même jour, minuit.

Du même au même.

—Mon ami, je t'apporte le dénouement ; ainsi que je te l'avais annoncé, je me suis rendu, ma lettre partie, auprès de Villeneuve.

—Je savais qu'elle était seule, que Marie était avec une amie de pension.

—Elle était dans son salon, lisant près du feu. Elle m'accueillit avec sa bonté habituelle ; il était neuf heures du soir.

—Je ne vous attendais pas, mon enfant, me dit-elle en me tendant la main, que je baisai. C'est donc pour moi que vous venez, et non pour Marie ?

—C'est pour vous.

—Resterez-vous aussi aimable, quand vous serez officiellement mon gendre ?

—Je m'assis près d'elle, et, après des balbutiements, car c'était bien difficile à raconter, je lui confiai la conversation que j'avais surprise. Sans rien changer à la réalité des faits, j'arrangeai cependant mon récit de manière que la vieille Mme de Souvaine parût bien plus coupable, sinon la seule coupable.

—Aux premiers mots qui la mirent au courant du marché, Mme de Villeneuve eut un brusque tressaillement ; puis elle écouta, grave, les sourcils froncés. Quand j'eus fini, elle se pencha vers moi et, posant ses deux mains sur les miennes :

—Voyons, mon enfant, dites-moi tout. Combien Mme de Souvaine a-t-elle exigé de votre mère, pour ménager le mariage ?

—J'avouai la somme.

—Mme de Villeneuve se redressa, et, avec un sourire indulgent :

—Allons ! je vois que ma vieille amie de Souvaine ne m'a pas pris trop cher.

—Je ne comprenais pas ; je la regardais.

—Eh bien oui ! reprit-elle en riant. Ce que votre mère donnera pour que vous épousiez Marie, j'ai promis de le donner, moi, pour avoir le bonheur de vous appeler mon gendre.

—J'étais abasourdi.

—Mon enfant, continua Mme de Villeneuve avec mélancolie, les choses sont ainsi. Il n'y a pas d'idylles pour les mères, que quand elles deviennent grand'mères. Si nous nous étions connus d'avance, peut-être nous serions-nous mé-

connus ! Ma vieille voisine de Souvaine savait mon souci de trouver un gendre comme vous. Vos études spéciales vous mettront à même de réparer quelques brèches. Je sais que la pauvre vieille, qui n'a pas de fortune, accepte volontiers des cadeaux ; je lui en ai promis un ; votre mère de son côté en a fait autant. C'est une prime que nous acquitterons, mais qui ne vous regarde pas. Marie, je l'espère, ignorera toujours ce que le hasard vous a appris. C'est pour cela que vous êtes triste ? Je vous ordonne d'être gai. Nous avons, votre mère et moi, fait la même spéculation pour le bonheur de nos enfants. Nous n'avons trompé personne ; nous avons voulu seulement tromper l'ambition ; et, en spéculant pour votre bonheur, décevoir la spéculation des autres... Est-ce immoral ? Je ne le crois pas ! Soyez fiers, malgré cela, mes chers enfants, de votre amour pur. Nous avons mis un peu de terreau sous la fleur de votre tendresse, pour qu'elle s'épanouît sans entrave. Je ne vous ai pas acheté, mon gendre, et on ne vous a pas vendu ma fille ! Au fond, c'est parce qu'elle vous trouvait charmants, nobles et bons tous les deux, et bien dignes l'un de l'autre, que la vieille Souvaine a cru la petite négociation possible et l'a rendue profitable. Ne lui en voulez pas. J'aurais été fâchée qu'elle

LES ROSES D'ISPAHAN

Les roses d'Ispahan dans leur gaine de mousse,
Les jasmins de Mossoul, les fleurs de l'oranger
Ont un parfum moins frais, ont une odeur moins
O blanche Leïlah ! que ton souffle léger. [douce,

Ta lèvre est de corail et ton rire léger
Sonne mieux que l'eau vive et d'une voix plus douce,
Mieux que le vent joyeux qui berce l'oranger,
Mieux que l'oiseau qui chante au bord du nid de
[mousse.

Mais la subtile odeur des roses dans leur mousse,
La brise qui se joue autour de l'oranger
Et l'eau vive qui flue avec sa plainte douce,
Ont un charme plus sûr que ton amour léger.

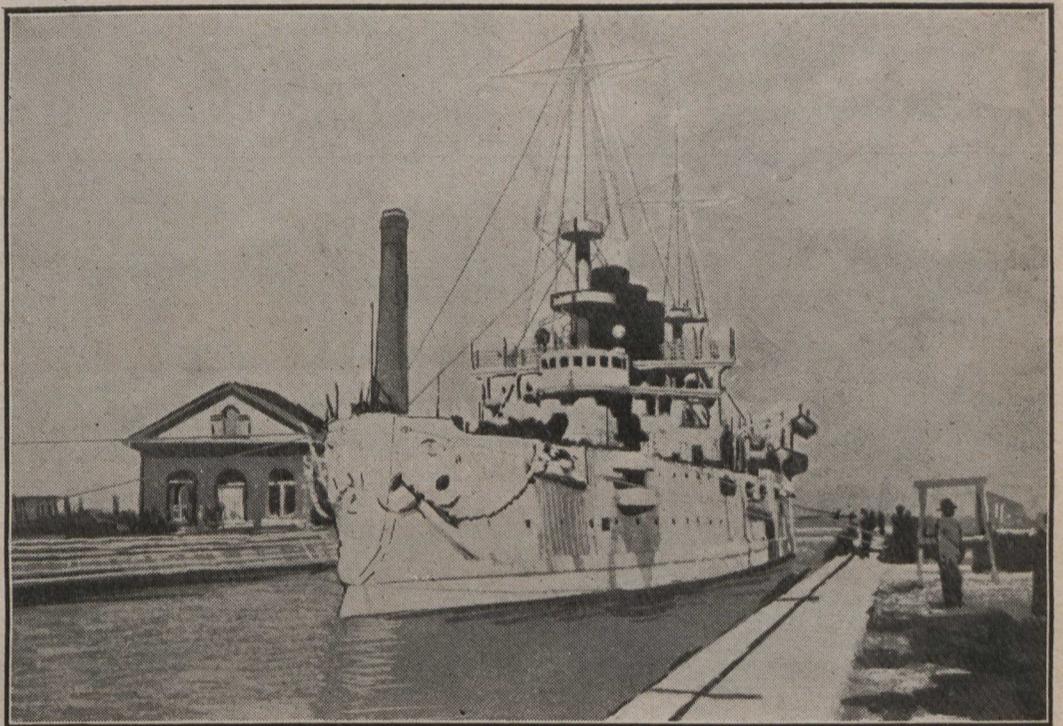
O Leïlah ! depuis que de leur vol léger
Tous les baisers ont fui de ta lèvre si douce,
Il n'est plus de parfum dans le pâle oranger ;
Ni de céleste arôme aux roses dans leur mousse.

L'oiseau, sur le duvet humide et sur la mousse,
Ne chante plus parmi la rose et l'oranger ;
L'eau vive des jardins n'a plus de chanson douce,
L'aube ne dore plus le ciel pur et léger,

Oh ! que ton jeune amour, ce papillon léger,
Revienne vers mon cœur d'une aile prompte et
[douce,

Et qu'il parfume encor les fleurs de l'oranger,
Les roses d'Ispahan dans leur gaine de mousse.

LECONTE DE LISLE.



Addition à la marine de guerre des Etats Unis — Le nouveau cuirassé d'escadre "Ohio" (16,000 tonnes, il a coûté \$2 899,000), construit sur les côtes du Pacifique ; notre gravure le représente à San Francisco avant ses essais officiels.

PROPOS D'ÉTIQUETTE

LE BILLET, LA CARTE-LETTRE, LA CARTE POSTALE

Le billet n'est qu'une courte lettre. On y observe toutes les règles du savoir-vivre. Entre amis intimes, en famille, la carte-lettre s'emploie fort bien, quand on a peu de lignes à y écrire. Ces cartes sont extrêmement commodes pour les personnes dont le temps est précieux, en ce sens qu'elles nous offrent à la fois le papier, l'enveloppe, la fermeture, l'affranchissement. Les cartes postales suffisent fort bien, également, pour demander un objet ou un renseignement à un marchand. Il est interdit d'y attacher aucun échantillon, et d'écrire, du côté réservé à l'adresse, toute autre chose que cette adresse.

C'est une loi du progrès du bien-être de multiplier les besoins plus vite que les moyens de les satisfaire.

* * *

On sert l'idéal en faisant le bien, en découvrant le vrai, en réalisant le beau — Ernest Renan.

m'eût pris plus cher qu'à votre maman. Mais, puisque ce sera le même prix !... J'entends Marie : plus un mot !

—Marie fut surprise et touchée particulièrement de me trouver auprès de sa mère.

—Un fiancé selon la mode, dit Mme de Villeneuve, eût trouvé moyen de te rejoindre. Roger a mieux aimé faire son apprentissage de fils, pendant que ma fille m'abandonnait. Embrassez-vous, mes enfants ; et asseyez-vous là. J'ai à vous soumettre ma liste d'invités.

—Nous parlâmes de la noce. Marie, me voyant heureux, n'avait plus d'ombre sur le front. Je suis sûr qu'elle ne m'adressera pas même une question sur ma mélancolie passée. J'étais triste ; elle l'était. Je ne le suis plus ; elle ne le sera plus.

—Ah ! comme je suis heureux ! Cette bonne Mme de Souvaine ! elle a fait son profit d'une bonne action. Combien d'âmes charitables ne sont pas plus méticuleuses dans leur désintéressement ? Je lui ferai un petit cadeau. C'est égal, à quoi tient parfois le triomphe de l'amour pur ? A une petite combinaison financière.

—Ton ami,

“ROGER.”

LOUIS ULBACH.